

VIGDIS HJORTH

Mère est-elle morte

roman traduit du norvégien
par Hélène Hervieu

ACTES SUD

J'ai appelé mère un soir. C'était au printemps, car le lendemain j'ai fait une balade avec Fred autour de Borøya, et il faisait assez bon dehors pour que nous puissions manger notre casse-croûte sur le banc près d'Osesund. Je n'avais presque pas dormi de la nuit à cause de ce coup de fil et j'étais heureuse d'avoir un rendez-vous le matin et que ce soit avec Fred, je tremblais tellement. J'avais honte d'avoir appelé mère. Je n'en avais pas le droit et pourtant je l'avais fait. Transgressant un interdit que je m'étais moi-même posé et une interdiction qui m'avait été signifiée. Faut dire qu'elle n'a pas décroché non plus. Le signal sonore est arrivé aussitôt : on avait appuyé sur la touche pour refuser l'appel. Pourtant j'ai appelé de nouveau. Pourquoi ? Aucune idée. Qu'est-ce que j'espérais ? Aucune idée. Et pourquoi cette honte paralysante ?

Heureusement que j'allais faire cette promenade avec Fred le lendemain, je trépignais d'impatience, mon tremblement intérieur s'apaiserait un peu après avoir parlé avec Fred. Je suis venue le chercher à la gare et, dès qu'il est monté dans la voiture, je lui ai raconté ce que j'avais fait, appelé mère, j'ai vidé mon sac, durant le trajet jusqu'au parking et pendant toute la balade autour

de Borøya, mais Fred n'a rien trouvé d'étrange à ce que j'aie téléphoné à mère. *Je ne trouve pas ça étrange que tu veuilles parler à ta mère.* J'avais encore honte, mais les tremblements s'étaient apaisés. Je n'ai rien à lui dire, ai-je continué. Je ne sais pas ce que j'aurais dit si elle avait décroché. Peut-être espérais-je que quelque chose me viendrait, si elle prenait le téléphone et disait : Allô ? avec sa voix.

Je m'étais fourrée moi-même dans cette situation. J'avais choisi de quitter mon mariage, ma famille, mon pays, cela faisait presque trente ans, même si je n'avais pas eu l'impression d'avoir eu le choix. J'avais quitté mon mariage et mon pays pour un homme qu'ils jugeaient douteux et une activité qu'ils jugeaient choquante, j'exposais des tableaux qu'ils jugeaient honteux, je ne suis pas rentrée quand père est tombé malade, ne suis pas rentrée quand père est mort, ne suis pas rentrée pour l'enterrement de père, qu'est-ce que ça voulait dire ? Ils trouvaient que c'était épouvantable, que j'étais épouvantable, pour eux c'était épouvantable que je parte, que je les déshonore, que je ne vienne pas à l'enterrement de père, mais pour moi, l'épouvantable s'était produit bien avant. Ils ne le comprenaient pas ou ne voulaient pas le comprendre, nous ne nous comprenions pas, et pourtant j'avais appelé mère. Je l'avais appelée comme si de rien n'était. Évidemment, elle n'avait pas répondu. J'avais imaginé quoi ? Je m'étais attendue à quoi ? Qu'elle décroche comme si de rien n'était ? Je me prenais pour qui ? Quelqu'un ayant une quelconque importance, quelqu'un qu'elle serait heureuse d'avoir au bout du fil ? Ce n'est pas dans la réalité comme dans la Bible où, quand l'enfant prodigue revient, on organise une fête pour lui. J'avais honte de n'avoir pas respecté ma décision et

d'avoir révélé à mère et à Ruth – à qui mère avait certainement fait part de mon appel – que je n'avais pas réussi à m'y tenir, tandis qu'elles, mère et ma sœur, s'en tenaient à leur décision, il ne leur viendrait pas à l'esprit de m'appeler. Elles avaient dû entendre dire que j'étais rentrée au pays. Elles devaient sans doute taper régulièrement mon nom sur Google, avaient découvert qu'une exposition rétrospective était en préparation, que j'avais maintenant un numéro de téléphone norvégien – sinon mère aurait décroché. Elles étaient fortes et campaient sur leurs positions, tandis que j'étais faible et puérile comme une gamine. D'ailleurs, elles n'avaient pas *envie* de me parler. Mais avais-je *envie* de parler avec mère ? Non ! Pourquoi alors avais-je appelé ? Avais-je honte parce qu'une partie de moi *voulait* lui parler et qu'en l'appelant j'avais révélé que quelque chose en moi *voulait*, que j'avais besoin de quelque chose ? Comme quoi ? Le pardon ? Elle se l'imaginait peut-être. Mais je n'avais pas eu le choix ! Alors pourquoi l'avais-je appelée, qu'est-ce que je *voulais* ? Je ne sais pas ! Mère et Ruth croyaient que j'appelais parce que je regrettais, elles espéraient que je regrettais et que je souffrais, qu'elles me manquaient et que je voulais me faire pardonner, mais mère n'avait pas décroché, ce serait trop facile, elles n'allaient pas m'accueillir à bras ouverts dès mon retour au pays, juste parce que l'envie me prenait de reprendre contact, oh que non ! J'allais avoir tout loisir de réfléchir à mon choix et le regretter. Mais je n'avais aucun regret ! Selon elles, j'avais eu le choix et cela m'agaçait, mais l'agacement se supporte facilement, l'agacement n'est rien comparé à la honte, pourquoi cette honte paralysante ? Cela m'a aidée de parler avec Fred. Nous avons longé la mer sur le sentier de dalles d'ardoise, et avons vu une myriade de canards et de cygnes qui nageaient. Dans le virage

d'Osesund, j'ai trouvé un pas-d'âne* et me suis dit que c'était un signe de chance. Une fois rentrée chez moi, j'ai mis la fleur dans un coquetier avec de l'eau, mais elle a fané rapidement. C'est l'automne maintenant, le premier septembre. Mon premier automne norvégien depuis trente ans.

* *Hestehov* (mot à mot : sabot de cheval) se traduit aussi par "tussilage".
(Toutes les notes sont de la traductrice.)

J'avais bu quand j'ai appelé, pas beaucoup, quelques verres de vin, mais j'avais bu, sinon je n'aurais pas appelé. J'ai trouvé le numéro sur l'annuaire en ligne et l'ai tapé avec des doigts tremblants. Si j'avais pensé de manière rationnelle, je n'aurais pas appelé. Si au départ je m'étais imposé de penser clairement, d'envisager les scénarios les plus probables qui s'ensuivraient si mère décrochait, je n'aurais pas appelé, j'aurais compris que, de toute façon, il n'en sortirait que du désagrément pour nous deux. C'était un appel irréaliste, irrationnel. D'ailleurs il est resté sans réponse. Mère et ma sœur étaient rationnelles, j'étais irrationnelle, était-ce ce dont j'avais honte ? Si j'avais pensé de manière rationnelle, j'aurais compris que quand bien même mère aurait décroché, cela n'aurait pas conduit à ce qu'on pourrait appeler une conversation. Une conversation entre mère et moi était devenue de l'ordre de l'impossible. Mais je n'ai pas réfréné mon impulsion irrationnelle, je ne voulais pas avoir les idées claires, je voulais suivre cette impulsion soudaine et, pour moi-même, d'une force surprenante, surgie de je ne sais quel abîme. C'est ça que je cherche à comprendre.

Cela fait trente ans que je n'ai pas eu ce qu'on pourrait appeler une conversation avec mère, peut-être n'en ai-je jamais eu. J'ai rencontré Mark, ai postulé en secret et ai été admise à l'institut où il enseignait dans l'Utah, suis partie avec lui de l'autre côté de l'Atlantique, loin de mon mariage, de ma famille, tout ça en un été brûlant. C'est vrai ce qu'on dit, qu'il peut suffire d'un regard, un seul regard, et en moi s'était allumée une flamme inextinguible, cela a été considéré comme une trahison et une insulte. J'ai écrit à l'époque une longue lettre pour expliquer la nécessité de mon acte, j'ai vidé mon cœur dans cette lettre, mais dans la brève réponse que j'ai reçue, c'était comme si je n'avais rien écrit. Une réponse brève, concise, j'étais menacée d'ostracisme, mais si je revenais à la *raison* et rentrais sur-le-champ à la maison, peut-être qu'on me pardonnerait. Ils m'ont écrit comme si j'étais une enfant sur laquelle ils avaient tous les droits. Ils ont énuméré tout ce que m'élever leur avait coûté en termes d'argent et de ressources mentales, je leur étais redevable. J'ai compris qu'ils le pensaient littéralement : j'avais une dette envers eux. Ils croyaient sérieusement que j'allais renoncer à cet amour et à mon travail parce qu'ils m'avaient payé des cours de tennis dans ma jeunesse. Ils ne me prenaient pas au sérieux,

ils ne me lisaient pas avec un regard bienveillant, ils me menaçaient. Peut-être qu'en leur temps, leurs parents avaient eu un tel pouvoir sur eux – les faisant eux-mêmes trembler avec leur discours, surtout par écrit – qu'ils croyaient que le leur provoquerait chez moi la même réaction. De nouveau, je me suis fendue d'une longue lettre pour leur expliquer l'importance qu'avait pour moi cette formation artistique, qui Mark était, et de nouveau ils ont répondu comme si cela n'avait pas été écrit, pas lu, ils ont énuméré les dépenses liées à l'appartement qu'ils avaient acheté pour que, pendant mes études, je puisse vivre près de l'université, et liées au mariage qu'à présent, par mon comportement immature, je ridiculisais aux yeux du monde entier, en trahissant un homme que je venais d'épouser et en laissant sa famille interloquée et humiliée. Je devais me débarrasser de ces *idées* que ce *M* m'avait mises dans la tête. Seuls quelques rares élus réussissaient à vivre de leur art, et il ne fallait pas être devin pour voir que je n'en faisais pas partie. Cela m'a fait mal, comment pouvaient-ils sincèrement croire que des formulations de ce genre me feraient quitter ma nouvelle vie, rentrer à la maison pour payer ma dette, m'adapter à leur formatage même si cela impliquait une automutilation ? Je n'ai pas répondu, ai écrit une lettre à l'approche de Noël, une lettre cordiale, mais tout en retenue, dans laquelle je parlais de la petite ville où nous habitions, de la maison, du bout de jardin où nous faisons pousser des tomates, des saisons dans l'Utah, j'ai écrit comme si leur précédente lettre n'avait pas été écrite, j'ai fait envers eux ce qu'ils me faisaient, joyeux Noël ! J'ai reçu une lettre du même acabit, brève, tout en retenue, bonne année ! De temps en temps, j'envoyais un programme d'exposition ou une carte postale d'un voyage,

leur ai écrit à la naissance de John et leur ai envoyé une photo de lui. Il a reçu une lettre en retour, cher John, bienvenue au monde, de la part de grand-père, grand-mère et tante Ruth. Pour son premier anniversaire, il a reçu une timbale en argent par la poste, avec le bonjour de grand-mère, pour ses deux ans, une cuillère en argent, pour ses trois ans, une fourchette. Les premières années, il arrivait que ma sœur écrive de courts messages sur la santé de père et de mère s'il y avait quelque chose de particulier, une opération de calculs rénaux, une chute sur le verglas, pas de chère, pas de questions, seulement une phrase sur l'état physique de mes parents, Ruth. Puisqu'ils étaient relativement en bonne santé, cela arrivait rarement. Le sous-entendu était que la pauvre était obligée de s'occuper d'eux toute seule, que j'étais égoïste d'être partie et de n'en avoir visiblement rien à faire. Elle écrivait, c'est ce que je ressentais, pour me donner mauvaise conscience, mais peut-être ressentais-je cela parce que quelque part j'avais mauvaise conscience ? Je répondais bon rétablissement. Mais après que les triptyques *Enfant et mère 1*, *Enfant et mère 2* ont été exposés dans leur ville, ma ville, dans une des galeries les plus prestigieuses, avec beaucoup de visiteurs et une large couverture médiatique, les brefs messages de Ruth et les souhaits d'usage pour les grandes occasions ont cessé. Par des voies détournées, par Mina dont la mère continuait d'habiter le quartier, j'ai appris qu'ils avaient trouvé les tableaux choquants, que je rabaisais la famille, surtout mère. John recevait encore des lettres d'anniversaire, mais les mots étaient moins chaleureux, sinon c'était le silence radio. J'ignorais tout de la vie quotidienne de mes parents. J'imaginais qu'elle devait être routinière, comme pour la plupart des personnes d'un certain âge bien établies, qu'ils vivaient toujours dans

la maison où ils avaient emménagé quand j'étais adolescente, dans un meilleur quartier de la ville que celui où se trouvait la maison de mon enfance, je n'avais pas entendu autre chose. Je l'aurais su si elle avait été vendue, ils étaient des gens respectables, quand il s'agissait de finances. Il m'aurait été facile de les imaginer dans les pièces de la maison où j'avais moi-même habité, mais je ne le faisais pas. Il y a quatorze ans, je me trouvais dans un studio prêté à Soho, New York, et je travaillais, Mark était hospitalisé au Presbyterian Hospital, j'ai reçu un message de Ruth me disant que père avait eu une attaque et était à l'hôpital, rien d'autre, elle ne me priait pas de venir. Les trois semaines suivantes, elle m'a envoyé plusieurs courts messages sur l'état de père, utilisant une terminologie médicale en partie incompréhensible, il n'y avait aucune invite dans ses mots, pas de chère, pas mon nom, des constatations courtes qu'elle se sentait obligée de m'envoyer, je ne crois pas qu'elle ait désiré que je vienne. Ma présence aurait été dérangeante. Je n'avais aucun rôle à jouer, je n'aurais fait que mettre la pagaille, je le sentais moi-même rien qu'à l'idée, je souhaitais à mon père un prompt rétablissement. Le vingt novembre, elle a écrit qu'il était mort, je ne m'y attendais pas du tout, j'étais dans mon atelier à Soho, Mark était toujours hospitalisé au Presbyterian, je n'ai pas pris l'avion, je n'avais l'intention ni de prendre l'avion ni d'aller à l'enterrement. Elles ne me l'ont pas demandé non plus, Ruth a écrit qu'il serait enterré tel jour, à tel endroit, point final. Le lendemain de l'enterrement, j'ai reçu un message de son téléphone, mais il était de toutes les deux, c'était marqué *nous*, et signé *mère et Ruth*, un mot d'adieu. Mère avait très mal vécu que je ne rentre pas pour être au chevet de père à l'hôpital, pour l'enterrement de père, elle avait failli

en mourir, était-il écrit, d'une certaine façon je l'avais tuée symboliquement, c'était énoncé en ces termes, si je m'en souviens bien, je n'ai pas conservé ce message, l'ai effacé aussitôt, ce que je regrette, cela aurait été intéressant de le revivre, je veux dire de le relire aujourd'hui, maintenant, en septembre. Je l'ai pris comme un prétexte pour m'exclure définitivement et me faire porter seule le poids de ce *définitivement*. John n'a plus reçu de lettres pour son anniversaire.

Nous n'étions plus au stade de "ne pas se parler", mais des ennemies, à ce que je comprenais, cela ne me faisait ni chaud ni froid. Je travaillais, m'occupais de Mark, de John. La maison a été vendue, mère s'est achetée un appartement, j'ai reçu un décompte, une somme et une lettre officielle d'un avocat, pas la nouvelle adresse de mère, et alors ? Quand il nous arrivait de passer un bref séjour dans le pays, nous ne donnions pas signe de vie, à la mort de Mark, je ne les ai pas mises au courant, elles ne l'avaient jamais rencontré et n'avaient jamais émis le souhait de le rencontrer. Quand John s'est installé en Europe, à Copenhague, il y a quatre ans, je ne leur en ai pas fait part, pourquoi l'aurais-je fait, elles ne l'avaient jamais rencontré. Je parlais avec Mina, je parlais avec Fred. Mais lorsque le musée d'Art de Skogum a décidé, deux ans à l'avance, d'organiser une grande rétrospective de mes œuvres, la ville de mon enfance a commencé à hanter mes rêves. À mesure que les entretiens avec le commissaire d'exposition, pour déterminer quelles œuvres seraient retenues, devenaient plus fréquents, elle me hantait aussi le jour. J'avais promis de contribuer avec au moins une nouvelle œuvre, mais étais incapable de produire quoi que ce soit, passais la journée devant différentes toiles,

mais mes coups de pinceau m'étaient indifférents. En y réfléchissant, je n'avais rien produit de significatif depuis la crise maniaque qui avait suivi la mort de Mark, les années que j'avais passées à l'atelier à faire mon travail de deuil. À présent, cela s'était adouci, était-ce pour cela, et parce que j'habitais désormais seule dans tout ce qui avait été nôtre ? J'ai décidé de rentrer chez moi, je continue à dire chez moi, au départ pour une période donnée, jusqu'au vernissage de l'exposition. Je ne les ai pas prévenues, pourquoi l'aurais-je fait ? J'ai mis en location la maison dans l'Utah, ai loué un nouvel appartement dans le nouveau quartier de la ville, près du fjord, avec une véranda couverte dont je pouvais me servir comme atelier, la pension de veuve après Mark me le permettait financièrement. J'habite dans la même ville que mère, à quatre kilomètres et demi de chez elle, j'ai trouvé l'adresse sur l'annuaire en ligne, elle habite au Arne Bruns gate 22, plus près du centre-ville que les maisons où j'ai grandi, sur le site j'ai aussi trouvé son numéro de téléphone.